

EDITORIAL

LE SYMBOLE ET LE SYNDROME DU CONDOR

Jean-Claude RUWET

Le Condor de Californie *Gymnogyps californianus* (Shaw 1797) est l'espèce d'oiseau aujourd'hui la plus menacée d'extinction dans le monde. La livraison 1981 du volume Aves du Red Data Book du Conseil International pour la Protection des Oiseaux (CIP0) et de la Commission de Sauvegarde de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) ne laisse aucun doute à cet égard. L'extinction du Condor est inévitable sous les conditions actuelles et malgré des mesures de protection exceptionnelles. Le taux de reproduction des quelques survivants est incapable, chez cette espèce à longue durée de vie certes (longévité potentielle de plusieurs dizaines d'années, jusqu'à 50 ans même), mais à cycle de reproduction long, de compenser les pertes annuelles : un oiseau n'est pas capable de se reproduire avant six ans au moins; adulte, il ne nidifie qu'un an sur deux; et un couple ne produit alors qu'un seul oeuf.

Le Condor de Californie occupait jadis les montagnes de la côte du Pacifique depuis la Colombie britannique au Canada jusqu'au Mexique, et s'étendait et se rencontrait à l'est jusqu'en Floride. L'espèce était encore largement répandue, bien que rarement observée, à la fin du 19^e siècle. Dans les années quarante, il n'en subsistait qu'une centaine d'individus; au début des années soixante, il n'en restait que la moitié; il en survit aujourd'hui moins de quarante exemplaires ... Ils sont localisés dans une zone de 45.000 km², en deux lots qui ne paraissent même plus se rencontrer et se mélanger : une population relictive le long de la côte californienne, de Santa Barbara à San José, et une autre au pied de la Sierra Nevada. On ne connaît plus que trois sites de nidification. Le taux de survie des adultes reste élevé mais le taux de production des jeunes est faible : 2 jeunes par an en moyenne se sont envolés des aires pendant la période 1967-1977; et le taux de survie des juvéniles paraît faible la proportion de subadultes diminue dans la population qui vieillit, et nombre d'adultes ne paraissent même plus nicher.

D'après certains travaux de Koford (cité par Pitelka), l'espèce aurait déjà disparu depuis longtemps si, aux 18^e et 19^e siècle, l'économie pastorale des colonisateurs espagnols n'avait garanti aux oiseaux la relative tranquillité de vastes domaines privés, ainsi qu'un accroissement considérable des carcasses disponibles de bétail domestique. Le Condor n'aurait en fait bénéficié que d'un simple sursis à la suite

d'un accident historique. Mais c'est l'action directe de l'homme aussi qui est responsable de son déclin accéléré à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle; le Condor a été massacré au fusil, au piège, au poison; ses oeufs ont été volés pour de stupides collections de coquilles ... Le dérangement répété des sites de nidification en montagne par le développement du tourisme, l'urbanisation des campagnes (un nicheur exige un domaine de chasse de 50 à 60 km de rayon), la diminution des carcasses de bétail seraient les principales causes de diminution du taux de reproduction aujourd'hui. L'oiseau est maintenant sous protection légale en Californie et des mesures ont été prises pour lutter contre les dérangements aux sites de nidification et de chasse. Un programme de fourniture de carcasses est en cours depuis 1971; un programme de reproduction en captivité est en chantier. Pour tenter d'étendre l'aire actuelle de distribution, on envisage l'aménagement de sites de nidification et de nourrissage artificiels; des contrôles de teneur en pesticides seront régulièrement effectués; une étude à long terme du comportement et de l'écologie servira de base au programme de conservation. En 1980, les promoteurs du programme de conservation du Condor pouvaient déjà disposer de la somme fabuleuse de 1,25 millions de dollars (soit quelque 50 millions de nos francs): 500.000 collectés par la National Audubon Society et 750.000 fournis par le gouvernement fédéral. Les actions d'élevage en captivité et de radio-repérage des oiseaux relâchés, les projets de recherche et leur support financier sont envisagés jusqu'en l'an 2015 ! C'est donc un effort sans précédent qui est consenti en faveur d'une seule espèce. Mais il est bien tard. Et certains estiment qu'il est trop tard et que l'effort, démesuré, est parfaitement inutile, déplacé, voire inconvenant. Une polémique se développe dans les colonnes des revues scientifiques américaines. Dans une note communiquée d'abord via la Newsletter 53 du Point Reyes Bird Observatory (printemps 1981) et publiée ensuite dans *The Auk*, F.A. Pitelka cristallise l'opposition au projet Condor. Selon lui, l'effort consenti en faveur du Condor repose de moins en moins sur des éléments rationnels et scientifiques et de plus en plus sur des éléments humains conflictuels et émotionnels. Adoptant lui-même un ton très polémique, il le regrette et s'en offusque. Son argumentation peut être résumée comme suit :

1. Il est regrettable que la campagne de sauvegarde du Condor ait été lancée sans avoir été relativisée en regard des formidables défis auxquels l'homme doit faire face pour sauvegarder son environnement. D'ailleurs, quels que soient nos efforts pour protéger ou améliorer l'environnement, les résultats sont toujours négatifs à grande échelle, en raison des effets globaux de problèmes mondiaux : crise de l'énergie, surpopulation, pluies acides, effet de serre de l'atmosphère ..., problèmes mondiaux dont la gravité croissante annihile les gains locaux comme la purification de l'air des villes, l'assainissement des eaux de l'une ou l'autre rivière, la protection d'une zone sauvage, la sauvegarde provisoire d'une espèce ...
2. Il faut susciter parmi les conservationnistes un débat pour déterminer les priorités. Que ne pourrait-on faire en effet avec les hommes, l'argent, l'énergie mobilisés en faveur du Condor ! Et de citer, comme alternative au programme dispendieux et jugé inutile du Condor : la sauvegarde de forêts galeries en Californie centrale, le sauvetage du lac Mono en zone désertique et dont le niveau baisse, la protection des milieux humides des zones côtières. Et de plaider en faveur d'une vision et d'une stratégie globales de la conservation des habitats de type méditerranéen (lisons : à l'échelle de la Californie).

Le premier argument est parfaitement défaitiste. Il revient à dire que ce n'est plus la peine d'entreprendre encore quoi que ce soit - protection d'un site, d'une espèce, assainissement des eaux, purification de l'air - puisque, en regard de l'ampleur des problèmes mondiaux, ce serait parfaitement inutile.

Le second argument l'est tout autant : si Pitelka a d'ores et déjà décidé de lâcher le Condor, on ne voit pas pourquoi d'autres se lanceraient à sa suite pour sauver les forêts-galeries, les lagunes côtières, un lac de désert, tout aussi condamnés à terme que le Condor si on admet son premier argument.

Ce qui me paraît intolérable, c'est le soi-disant réalisme - du défaitisme en fait - qui conduit Pitelka à prôner la fixation de priorités, non pas en fonction de ce qu'il est le plus urgent de sauver, mais de ce qui lui paraît possible ou plus important de sauver. Cette attitude conduit inmanquablement à accepter que l'on fixe une limite entre ce que l'on doit sacrifier et ce pour quoi on peut se mobiliser. Ce réalisme, à la recherche d'une limite de l'acceptable, du tolérable, n'est que capitulation et abandon. Dans cette perspective, le Condor, et bien d'autres choses aussi, sont déjà condamnés, et abandonnés.

Tout écologiste ne peut certes qu'applaudir au plaidoyer de Pitelka pour une vision globale des problèmes de conservation, pour une mondialisation de la solution des problèmes de l'environnement. Mais il ne faut pas se tromper de cible ! La solution de ces problèmes à pareille échelle - énergie, surpopulation, pluies acides, effets de serre, pour reprendre ceux qu'il cite - est de la compétence des gouvernements, doit faire l'objet de décisions politiques, implique une collaboration intergouvernementale au sein des organismes internationaux du système des Nations-Unies. Les biologistes doivent certes se mobiliser pour développer les connaissances et infléchir les mentalités en ce sens. Mais peut-on mobiliser des masses pour infléchir des décisions de conservation qui incombent à des gouvernements ? On ne peut mobiliser des foules, des amateurs, des donateurs, des mécènes que pour des problèmes qui les passionnent, qui constituent des défis à leur mesure, non pour compenser les insuffisances politiques. C'est parce que la sauvegarde du Condor se charge d'un poids émotionnel, parce que la campagne en sa faveur échappe aux seuls éléments rationnels, qu'il devient un symbole capable de mobiliser les hommes, les énergies, les ressources financières, et en fin de compte d'ouvrir les yeux aux indifférents.

Le symbole qu'incarne le Condor, c'est celui de toutes ces espèces qui les unes après les autres sont conduites à l'extinction par l'exploitation effrénée et exclusive que l'homme fait de la planète. C'est celui aussi des efforts contre l'inéluctable d'une poignée d'idéaliste qui rameutent leurs semblables pour suspendre et inverser le temps, le temps de changer les mentalités et la société.

Le syndrome du Condor, c'est l'ensemble des comportements et des justifications d'abandon des conservationnistes honteux tentés par le réalisme, et prêts à toutes les capitulations. C'est le syndrome de ceux qui bradent et négocient la nature, selon la stratégie des dominos.

Il est heureux qu'il y ait encore des gens assez fous pour se préoccuper du Condor, et des mécènes pour financer son hypothétique sauvegarde. Car s'il n'y a plus d'idéalistes pour clamer leur soif d'absolu quand tout paraît perdu dans la lutte pour la sauvegarde des espèces, qui, comment, et où fixera-t-on la limite de l'"acceptable"? Il est heureux que des idéalistes aient cru au sauvetage du tigre en Inde, du rhinocéros à Java, de l'orang-outan à Sumatra, qu'ils se mobilisent aujourd'hui pour le panda en Chine. Il est heureux qu'à notre échelle, la société d'amateurs "Aves" ait mobilisé hommes et énergies pour surveiller les dernières aires du faucon pèlerin dans la vallée de l'Amblève. Il est significatif que dans notre équipe, J.C. Philippart, longtemps considéré comme écologiste-réaliste se préoccupant avant tout d'économie et d'aménagement des pêches, se préoccupe aujourd'hui de la protection du "menu fretin" (voir ce fascicule). Il est encourageant que le Ministère des Affaires wallonnes ait commandité un contrat de recherche sur les espèces de vertébrés menacées de Wallonie (1979-81); puissent-ils être suivis d'effets dans notre législation et dans les actions gouvernementales.

REFERENCES

KING (Editor)

Fiche 31/GYMNO/CAL, RDB 2, ICBP 1979 in Endangered Species of Birds, Vol. 2 Aves du Red Data Book du CIPO, Smithsonian Institution, Washington, 1981.

KOFORD, C.B., 1953

The California Condor.
Nat. Audubon Sc. Res. Rep. 4.

PITELKA, F.A., 1981

The Condor Case : an Uphill Struggle in a Downhill Crush. The Auk 98 (3) : 634-635.

GEROUDET, P. et al., 1981

Le Fonds d'Intervention pour les Rapaces; coup d'oeil rétrospectif. Nos Oiseaux, 36 : 77-84.

WILBUR, S.R., 1978

The California Condor in the Pacific Northwest.
The Auk, 90 : 196-198.

WILBUR, S.R., CARRIER, W.D., and BORNEMAN, J.C., 1974

Supplemental feeding program for California Condors.
J. Wildl. Manage., 38 : 343-346.